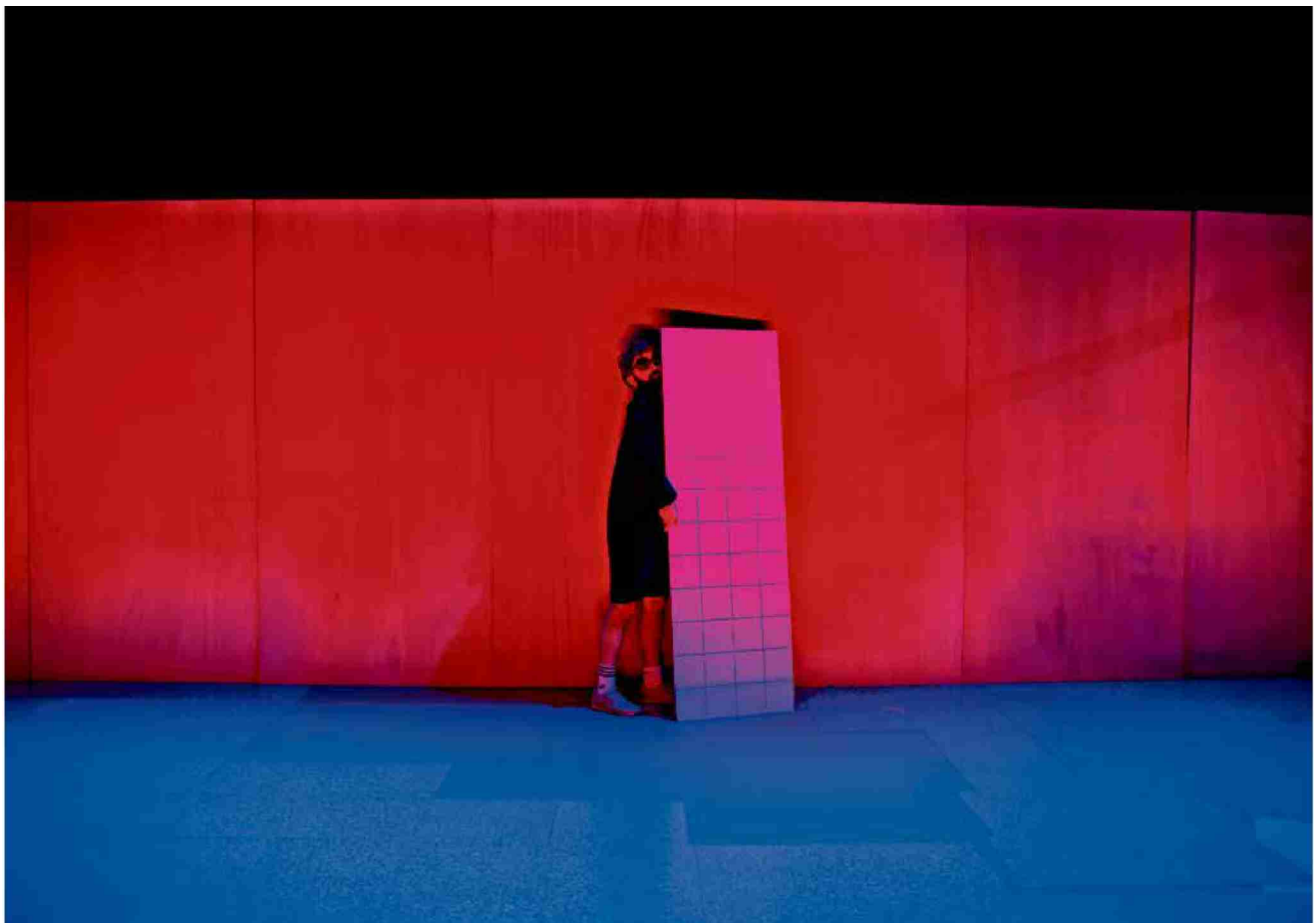




Au far°, voyage dans les esthétiques contemporaines



SCÈNES Le festival des arts vivants qui, entre danse, théâtre et performances, explore les créations contemporaines, s'est ouvert mercredi avec une soirée axée autour de la communication. Parmi les spectacles à découvrir, «Las Ultracosas» de Cuqui Jerez, qui s'aventure aux limites du langage, programmé les 20 et 21 août. (MILA ERCOLI)



Le far° s'aventure dans les méandres de la communication

SCÈNES Pour sa première soirée gâtée par la météo, mercredi, le festival des arts vivants de Nyon a exploré comment les gens parlent et se parlent. Un spectacle intense a aussi revisité les tranches de la «rave»

MARIE-PIERRE GENECAND

Le charme du far° de Nyon? Se rendre dans des lieux insolites pour visionner des spectacles exigeants. L'année dernière, le Français Laurent Pichaud, qui travaille cette édition encore sur le jumelage, a transporté les spectateurs à la frontière franco-suisse, côté Divonne, tout en évoquant en chemin l'arbitraire de cette limite décidée par les humains.

Langue des signes

Cette année, c'est au temple de Nyon et dans un parking sous-terrain que les spectateurs de la première soirée ont été invités à se rendre pour découvrir des solos de danse intenses, tandis qu'aux Marchandises, le lieu central du festival, l'Encyclopédie de la parole a servi un *Jukebox* des parlars locaux. Récit d'un mercredi béni par la météo.

La danse ne se lit pas comme un livre ouvert. Qu'elle soit classique ou contemporaine, elle ne délivre pas un message clair. En partant de ce constat qui est souvent invoqué par ses détracteurs comme une limite à son accès – «je ne vais pas voir de la danse, ça me soûle, c'est trop abstrait» –, le Portugais João dos Santos a imaginé un solo qui explore ce jeu entre expression et communication. La base? La langue des signes portugaise. Le résultat? Un voyage aux confins de l'univers.

C'est que, accompagné de la toile sonore tantôt percussive, tantôt mélodieuse de l'accor-

déoniste João Barradas, le filiforme Adriano Vicente fait plus que montrer comment signer un «L», un «O» ou un «S» et mimer les mots qui leur sont associés.

En partant du son de la lettre et de son dessin dans l'espace, le danseur amplifie ces impulsions jusqu'à atteindre une proposition ample, végétale, animale ou même proche de la matière en fusion. Son corps, très engagé, se contorsionne, ploie et se redresse, lentement ou brusquement, en fonction de la lettre clé – le O est plus méditatif, le D plus scandé.

Et si, après ce solo, on se souvient comment signer la tristesse – en pressant la narine droite du pouce droit et en déployant le reste des doigts au-dessus du nez – on conserve surtout la force magique et performative des lettres. Un peu comme lorsqu'on répète un mot plusieurs fois: il perd son sens étroit et devient matière première, puissance magique,

incantation. Cette alchimie est à l'œuvre dans *Chorégraphie* et la transmutation fascine.

Un choix de quarante extraits proposés au public

Vous parlez comment, vous? Vite, lentement, en articulant bien ou en avalant vos mots? Et votre timbre, il est sonore, feutré, nasal ou guttural? Impossible de ne pas se poser ces questions face à *Jukebox*, nouvelle proposition de la passionnante Encyclopédie de la parole, collectif français qui rassemble les parlars ordinaires depuis près de quinze ans. On se souvient d'avoir vu dans ce même far°, à Nyon, *Parlement*, une pièce virtuose où tout ce qui se parlait enchaîné au micro, sans aucune autre interprétation que le souci de la partition. Ici, dans *Jukebox*, porté seule en scène par

la formidable Julia Perazzini, la proposition est plus ancrée dans le territoire romand et plus incarnée.

Le matériau? Un tutti frutti local qui va d'une leçon de yoga à une interview de Federer en passant par un bulletin météo, une assemblée de délégués politiques, du rap ou encore la vidéo d'une visite au zoo. Au total, quarante extraits que le public peut sélectionner grâce à un menu reçu à l'entrée. La proposition présentée jusqu'à samedi à Nyon réunit 70% de documents trouvés sur internet et 30% de documents enregistrés en live par des collecteurs locaux, détaille le metteur en scène Joris Lacoste.

Sa particularité? La dissociation entre les mouvements et la parole. La partition sonore suit son modèle au souffle près, mais la gestuelle prend la tangente et sort du cadre, «de sorte à ce que la personne évoquée dans l'extrait ne s'incarne pas sur scène, sinon le spectateur risque de perdre de vue le texte au profit du personnage», explique le metteur en scène. Ainsi, les mots de Jean-Luc Godard sont livrés au sol, cul par-dessus tête et le bulletin météo donne lieu à un ballet follo.

C'est bien trouvé et très bien interprété, mais l'attention semble au contraire plus happée par ces étranges propositions que par une plate interprétation... Peu importe. Ce spectacle qui se joue jusqu'à samedi permet de rendre hommage à l'incroyable diversité de nos parlars en s'intéressant à la manière plutôt qu'au fond des propos.

«La méga teuf»

Katerina Andreou est trop jeune pour avoir connu les *raves* mythiques d'Athènes, dans les années 1990. Elle le regrette, car,



confie-t-elle, lorsqu'elle a envie de pleurer, seuls le mouvement et le bruit peuvent la sauver. Dès lors, dans *Rave to Lament*,

«J'ai besoin de faire du bruit pour réclamer mon espace. J'ai besoin d'action»

KATERINA ANDREOU,
DANSEUSE GRECQUE CRÉATRICE
DE «RAVE TO LAMENT»

donné dans un parking sous-ter-

rain de Nyon, l'artiste grecque ressuscite cette transe devant une voiture, capot ouvert, qui crache du son.

Décrit ainsi, on imagine un spectacle coup-de-poing, explosif. Au contraire. Alors qu'un dialogue sur ce temps révolu et sur les douleurs fantômes qu'il provoque est projeté sur un des piliers du parking, la danseuse évolue d'abord de manière douce, debout, presque statique, avec un jeu de bras fluide qui rappelle la tektonik. Puis, en écho à la musique bondissante de DJ Sisso, la jeune Grecque célèbre le côté festif de la *rave* en se désarticulant sur le singeli, un son «décoiffant et provocateur» ori-

ginaire de Dar es-Salaam.

Enfin, la danseuse, comme vaincue, rejoint le sol, et ses roulades sur une musique plus métallique et stridente évoquent le temps d'après, celui de la perte et du regret. «J'ai besoin de faire du bruit pour réclamer mon espace. J'ai besoin d'action. Mais ce n'est plus une fête, je me sens seule», conclut l'artiste qui, dans son exercice poétique à découvrir jusqu'à vendredi, montre à quel point «la méga teuf» en groupe n'est pas un luxe pour les jeunes, mais un besoin. ■

Le far°, Nyon, jusqu'au 21 août.

Un tutti frutti local qui va d'une leçon de yoga à une interview de Federer en passant par un bulletin météo, une assemblée politique, du rap ou encore la vidéo d'une visite au zoo